

Publication

Quand les cinémas deviennent des bateaux fantômes

Le Genevois Simon Edelstein a parcouru la planète à la recherche des cinémas abandonnés. Il en a fait un livre somptueux.

Pascal Gavillet

Dans bon nombre de pays, aller au cinéma est un loisir qui renvoie au siècle passé. Les salles ferment, nombreuses, et un peu partout, formant parfois de grands vaisseaux abandonnés, sièges de mille souvenirs et de fantômes d'un autre temps. De bâtiments déserts en dédales poussiéreux, ces vestiges de rites enfouis saccagés par le temps sont devenus l'obsession de Simon Edelstein. Le photographe et réalisateur genevois, qui a signé des dizaines et des dizaines de documentaires pour la télévision, et quelques films pour le cinéma, a parcouru le monde pour trouver des ruines d'anciens cinémas et les photographier. Le résultat, époustouflant, fait désormais l'objet d'un livre superbe, «Le crépuscule des cinémas», qui vient de paraître aux Éditions Jonglez.

Après avoir parcouru une trentaine de pays, traqué ces lieux abandonnés sans relâche, parfois même sans savoir s'il trouverait ou non quelque chose, l'auteur parvient, par images interposées, à redonner vie à ces mondes perdus. «C'est une démarche particulière, raconte Simon Edelstein, 78 ans, qu'on retrouve sur une terrasse en ville. J'ai l'impression d'être entre le flic, que je n'aime guère, et l'archéologue, que j'adore. Il faut posséder une forme de curiosité. Ce qu'il y a de curieux, c'est que je finis par avoir des automatismes et par sentir les choses. Les anciens cinémas, je les renifle à des kilomètres. Après, je procède de manière multiple suivant les endroits. En Inde, par exemple, les chauffeurs m'aident beaucoup. Quand je leur dis que je cherche d'anciens cinémas, ils m'en trouvent et m'aiguillent vers ces bâtiments somptueux dont il ne reste que des vestiges. Curieusement, pour eux, seul ce qui est moderne est beau. Sinon je localise énormément de choses à travers le Net. Mais lorsque j'en découvre un, c'est comparable à un premier rendez-vous.»

Face à toutes ces images, fruit d'une récolte qui a duré une quin-



Vestige d'un cinéma à Bonham, dans l'État du Texas, aux États-Unis. SIMON EDELSTEIN

«J'ai l'impression d'être entre le flic, que je n'aime guère, et l'archéologue, que j'adore»

Simon Edelstein
Photographe et réalisateur

zaine d'années, on ressent à la fois fascination, tristesse et désarroi. Entre lieux abandonnés, établissements aux noms évocateurs - Palace, Rex, Capitole, Vox, Roxy, autant d'enseignes qui se retrouvent partout, évoquant le glamour et le rêve de décennies appartenant au passé -, les cinémas d'antan se sont parfois transformés. En squats géants, en magasins, en supermarchés, les possibilités sont multiples. «Dans les petites villes américaines, comme il y a de la place, souvent on construit à côté et on les laisse tels quels. En Europe, il est fréquent que des commerces les remplacent. Tout en en conservant quelques traces, des élé-

ments visibles, des morceaux d'entrée ou de plafond, par exemple. Ce que je trouve très triste, c'est qu'aujourd'hui, on a perdu le sens du beau. Avant, le fait d'aller au cinéma s'apparentait à un rituel exceptionnel, de l'ordre de l'événement. Aujourd'hui, les salles de cinéma sont un peu cachées, mises à l'écart. Ce qui rendait les cinémas beaux, c'était les bâtiments. D'ailleurs, je suis toujours étonné de voir le peu de cas qu'on fait de leur conservation, même au sein des cinémathèques.»

Bataille d'héritiers

Il arrive aussi que des héritiers soient en guerre autour d'un pa-

trimoine et n'arrivent pas à se mettre d'accord. Des cinémas peuvent ainsi être bloqués durant des décennies et se transformer en ruines. «C'est le cas de plusieurs salles à Bombay. En Europe, c'est très différent. Il y a un sentiment de culpabilité ici. Avec parfois des trouvailles inouïes. Comme cette façade Art nouveau à Lisbonne qui date de 1908 et qui est restée intacte. La façade n'a pas bougé. Parfois, on découvre aussi de grands panneaux en ardoise, sur lesquels on inscrivait les titres des films à la craie. Très souvent, les salles ont l'air d'avoir été désertées l'heure d'avant. C'est curieux, il y a encore des caisses de billets,

des bobines qui traînent, des projecteurs.»

Dans la conversation, on dévie forcément sur le Plaza, dont le sauvetage tient du miracle. Mais c'est un tout autre sujet. Dans «Le Crépuscule des cinémas», il y a en effet très peu d'exemples suisses. «Peut-être parce qu'il y a peu de salles ici qui me faisaient rêver», conclut Simon Edelstein, qui avait pourtant consacré un autre livre à ce sujet, en 2011, «La beauté des salles obscures», qui rassemblait quelque 600 photos.

«Le Crépuscule des cinémas - Une enquête photographique de Simon Edelstein»

Éditions Jonglez, 288 pages

L'Orchestre de chambre de Genève livre une ode à la diversité musicale

Classique

De Stevie Wonder au baroque, la saison 2020-2021 de la formation dirigée par Arie van Beek aligne les périples.

Il faut tourner la page et espérer que tout continuera d'aller aussi bien que souhaité. Voilà peut-être le message que nous adressent progressivement les acteurs culturels en réoccupant un terrain qu'il a fallu abandonner en vitesse avec la propagation d'une épidémie qui a touché brutalement le milieu. Se relever, donc. C'est ce que fait précisément l'Orchestre de chambre de Genève

(OCG), lequel, après avoir retrouvé récemment la scène du Bâtiment des Forces Motrices, se projette désormais vers la saison prochaine. Dévoilée il y a peu, l'affiche de l'exercice à venir concentre plusieurs points saillants, certains relevant du patrimoine artistique consolidé, d'autres inaugurant des pistes nouvelles.

La plus marquante de ces dernières? Une liberté revendiquée dans le choix des thèmes qui irriguent la saison. Ils sont désormais pluriels et bariolés plutôt que concentrés autour d'un seul et unique fil rouge. Ce cap, voulu par le directeur artistique et musical Arie van Beek, se décline



La violoncelliste Estelle Revaz fait partie des solistes invités de la saison. G. BATAARDON

ainsi à six reprises, pour autant de concerts et d'explorations intrigantes. On pourrait citer celle du 26 janvier prochain, par exemple, qui place au centre des débats la question de la «nature enchantée». On entendra son écho entre les partitions de «The Lark Ascending», de Ralph Vaughan Williams, ou encore de celles du «Concerto pour flûte en fa majeur RV 433, La Tempesta di mare», de Vivaldi, et enfin dans la «Symphonie N° 6», dite «Pastorale», de Beethoven. Et pour incarner ce voyage, deux très jeunes solistes: la violoniste Chloe Chua, lauréate junior en 2018 du Concours Menuhin, et le flûtiste Fabian Egger, couronné,

lui, au festival La Côte Flûte en 2019.

Un engagement social

Entre musique baroque et répertoire contemporain, le voyage de l'OCG fera aussi un arrêt en terre pop - c'est désormais une tradition - lors du concert de Noël. Au programme cette fois-ci, un hommage à Stevie Wonder animé par l'ensemble jazz Big Up' Band et la chanteuse Joanne Gaillard. L'autre point fort, pilier de l'identité de l'orchestre, est à retrouver dans la série des «Quatre heures d'Arie». Ces rendez-vous courts et adressés aux familles ont connu un succès remarquable. On en comptera dé-

sormais trois au lieu des deux traditionnels. Enfin, l'OCG poursuit et renforce ses collaborations avec les entités culturelles et institutionnelles du canton, sous l'impulsion du nouveau secrétaire général de l'orchestre Frédéric Steinbrüchel. Relevons une résidence au Village d'Aigues-Vertes, qui œuvre en faveur des enfants en situation de handicap. Et un partenariat avec l'Association pour le bien des aveugles et malvoyants à travers des ateliers destinés aux enfants. **Rocco Zacheo**

Orchestre de chambre de Genève
Saison 2020-2021 sur www.locg.ch